

DM facultatif – résumé type CCINP

Vous résumerez le texte en 100 mots (+/- 10 %)

Votre résumé devra impérativement être rédigé sur le Document Réponse dans le cadre prévu à cet effet.

Dès le milieu du XVII^e siècle apparaissent, au cours d'une querelle qui oppose deux écoles esthétiques, celle du classicisme et celle du « sentimentalisme », deux représentations antinomiques de la nature. Or, à travers elles, ce n'est pas seulement du statut de la beauté et de l'art qu'il s'agit, mais bien de nos attitudes philosophiques et politiques à l'égard de la civilisation en général, en tant que le processus d'élaboration de la culture qui nous éloigne de manière, semble-t-il, irréversible, de l'authenticité supposée des origines perdues.

Pour les classiques, dont la patrie d'élection est la France, cet éloignement est salutaire. Bien plus, l'idée d'une nature tout à la fois originaire et authentique n'a à *vrai dire* aucun sens. Voici pourquoi : à partir du cartésianisme et de la lutte contre l'animisme du Moyen Âge apparaît l'idée que la nature véritable n'est pas celle que nous percevons par les sens de façon immédiate mais celle que nous saisissons par un effort de *l'intelligence*. C'est, selon Descartes, par la raison que nous appréhendons l'essence des choses. Et ce que les classiques français nommeront « *nature* » n'est rien d'autre que cette réalité essentielle qui s'oppose aux apparences données dans l'immédiateté sensible. C'est ainsi que Molière, qui voulait dans ses comédies « peindre d'après nature » ne nous décrit pas la vie quotidienne des hommes ordinaires, mais trace le portrait *idéal typique* de *caractères essentiels* : l'avare, le misanthrope, le don Juan, l'hypocondriaque, etc.

L'archétype de cette vision « classique » et rationaliste de la nature nous est bien sûr donné dans les jardins à la française. Ils reposent tout entier sur l'idée qu'il faut, pour atteindre l'essence véritable de la nature, ou, pour mieux dire, la « nature de la nature », user de l'artifice qui consiste à la « géométriser ». Car c'est par la mathématique, par l'usage de la raison la plus abstraite, qu'on saisit la vérité du réel. Aux yeux des classiques français, le jardin anglais n'est donc pas naturel : dans le meilleur des cas, il s'en tient aux apparences. Pis, il peut tourner à l'affectation et au maniérisme, puisqu'il n'incarne ni la nature à l'état brut, ni sa vérité mathématique essentielle. Quant aux paysages sauvages, la forêt, l'océan, la montagne, ils ne sauraient inspirer qu'un juste effroi aux hommes de goût : le désordre chaotique qui y règne dissimule la réalité. Telle est d'ailleurs la raison pour laquelle, tout au long de l'âge classique, les Alpes, que nous tenons volontiers aujourd'hui pour un lieu privilégié de tourisme, ne seront perçues que comme un obstacle hideux qu'il est fâcheux d'avoir à traverser. Le beau, dans cette optique, ne saurait être que la présentation *artificielle* d'une vérité de la raison, non la mise en scène des sentiments que peut nous inspirer la restauration d'une origine qu'aurait occultée la civilisation des hommes. On aime la nature dressée, policée, bref, cultivée et, pour tout dire, *humanisée*.

C'est contre cette vision classique de la beauté que se révolte l'esthétique du sentiment. Loin d'être mathématique, travaillée et humaine, la véritable nature s'identifie à *l'authenticité originaire* dont la culture des sciences et des arts, pour parler comme Rousseau, nous a fait perdre le sens. Le naturel, ici, n'est donc pas l'essentiel, comme chez les classiques, mais ce qui *n'est pas encore dénaturé*, et que l'on nomme « état sauvage ». La forêt, la montagne, l'océan retrouvent leur droit contre les artifices de la géométrie. Il y a plus : loin que la nature puisse être humanisée par la civilisation – elle ne fait que s'y perdre –, ce sont les hommes qui, malgré leurs prétentions, lui appartiennent de part en part. Ils doivent donc lui rester fidèles. De là, chez Rousseau et les premiers romantiques, l'apologie de ceux qu'on désigne de façon significative comme les « naturels » : ces « Caraïbes » que le goût du luxe et des artifices n'a pas encore

corrompus, mais aussi ces « fiers montagnards au cœur pur » que leur isolement même a protégés du mal. C'est ainsi le mythe de l'âge d'or et du paradis perdu qui reprend vie. L'accompagne, comme il se doit, l'inévitable discours sur la « chute », qui annonce le thème antihumaniste du « déclin de l'Occident ».

Luc Ferry, *Le Nouvel ordre écologique* (1992)